

Le papier de Yannick Lung propose une analyse de la littérature sur les relations entre les formes d'organisation d'entreprise et les « formes de capitalisme », en mettant l'accent sur la question de la diversité des formes, à plusieurs niveaux. La synthèse proposée est très riche, elle offre un vrai travail d'éclaircissement et de mise en ordre d'une littérature qui, même dans le cadre relativement limité auquel se restreint l'auteur, reste diversifiée dans ses finalités et ses approches. Cette synthèse, et les différents travaux qui y sont analysés soulèvent bien évidemment des questions multiples, c'est précisément un des intérêts de ce texte de mettre en lumière différentes questions – en grande partie non résolues - que soulèvent la compréhension des formes et des changements institutionnels (et organisationnels) dans le capitalisme, et l'articulation des différents niveaux d'analyse, micro, macro et « méso ». Il n'est pas question d'aborder ici l'ensemble de ces questions, je me contenterais d'en évoquer certaines, touchant plus particulièrement d'un côté à l'analyse de la firme, et de l'autre à la l'analyse des institutions.

1) L'analyse des rapports entre formes de firme et formes de capitalisme soulever des questions sur le mode d'analyse de la firme et la représentation que l'on se donne. La plupart des travaux qui sont présentés ne reposent pas sur une théorisation explicite de la firme (et de la firme capitaliste). Ils font référence le plus souvent à une ou quelques dimensions de l'entreprise – d'abord l'organisation de la production, puis la structure organisationnelle d'ensemble (La forme multidivisionnelle notamment) qui renvoie en fait à des dimensions plus larges, et qui correspond (ou devrait correspondre) à un élargissement des préoccupations, puis aux modes de rapports entre partenaires (p.9), aux, mode de gouvernance (notion qui peut être appréhendée elle-même à différents niveaux), aux relation entre firme et marchés financiers (ou banques) ... – sans considération approfondie de l'articulation entre ces différents aspects. Ainsi, par exemple: en passant de Ford à Sloan, on change de perspective d'analyse (et pas simplement de modèle productif) : de l'organisation de la production à la structure d'ensemble de l'entreprise capitaliste, comme cœur du système (Ce qu'analysent par exemple Berle et Means ou Chandler).

On a donc besoin d'une clarification de base sur les traits majeurs et la structure de l'entreprise et de la « corporation », comme forme institutionnelle fondamentale du capitalisme, ses variantes et ses transformations historiques. Les analyses semblent souvent passer – sans explicitation – du niveau de l'unité de production, à l'entreprise proprement dites, voir ensuite au groupe (sans parler des configurations complexes « en réseau » mises en avant aujourd'hui). Cela est d'autant plus important que les transformations du capitalisme – mise en évidence par exemple par les analyses managériales (Berle et Means, Chandler, Galbraith...) - sont marquées tout particulièrement par les transformations de cette structure, et des rapports entre les différents niveaux. Cela est important par exemple quand on parle de gouvernance ou de gouvernement (par exemple p. 17): de quelle « gouvernement » parle-t-on alors ? Celle du groupe, de l'entreprise, de l'établissement ? En arrière-fond se trouve une question majeure : celle de l'identité de la firme, et de ses différents aspects, identité productive, identité

financière, juridique... Question peut-être seconde à l'époque de la firme « Chandlerienne » (et encore), mais qui est aujourd'hui centrale : quand on parle de firme, de quoi parle-t-on ?

2) De la même manière, la réponse à un certain nombre des questions soulevées par Y. Lung appellent une réflexion fondamentale sur l'analyse des institutions (et les rapports organisation/institutions qui ne sont pas réglés par l'approche basique à la North – les institutions sont les règles du jeu, et les organisations les joueurs), et notamment sur (i) comment « agissent » les institutions et (ii) comment elles se forment et se transforment. La plupart des travaux présentés semblent en rester à une conception simple de l'institution comme cadre (Les institutions « encadrent » les acteurs) ou comme environnement *donné*, et comme un *système constitué, cohérent*. L'accent placé sur les typologies des formes ou systèmes institutionnels, ou encore l'analyse de la succession de modèles organisationnels, pousse dans cette direction. Il est incontestable que ce type d'approche peut donner des résultats intéressants, c'est le cas, par exemple, à notre sens des travaux de l' « école de la variété du capitalisme », même si la critique présentée (p. 10) est pertinente. Mais il reste qu'il faut à un moment aller au-delà dans le sens d'une analyse des dynamiques et des changements institutionnels et des processus d'institutionnalisation et s'interroger sur les processus d'émergence et de diffusion de nouvelles formes institutionnelles (comme en matière d'organisation et de technologie). Ce qui est dit sur l'hybridation et la contamination (p. 30) donne une entrée possible. Le plus intéressant, de ce point de vue est ce qui est évoqué sur les « dynamiques institutionnelles d'une industrie », comme « long processus de bricolage ».

Cela doit conduire à relativiser considérablement les visions sur les cohérences institutionnelles, au bénéfice de l'analyse des conflits d'institutions (formelles ou informelles), des « bricolages institutionnels », des empilements de règles et de normes (Cf p. 16 : « la mise en cohérence est l'exception, la crise est la règle »). Une question qui soulève un problème d'approche : peut-on séparer analyse de l'émergence d'une forme (secteur, système institutionnel...), et analyse d'une forme – ou d'un « modèle » constitué (le système fordien, ...) ; ou faut-il se situer d'emblée dans une logique de dynamique continue des formes (institutionnelles et organisationnelles) ? Important dans la phase actuelle d'innovation permanente, de flexibilité... On notera encore que dans cette perspective, les rapports entre les différents niveaux (micro, méso, macro...) peuvent être abordés sur le mode de la contradiction autant que celui de la cohérence, ou de l'isomorphisme.

Cela amène, enfin, à l'importance majeure de la variété et de la diversité. Ce thème est au centre du papier. Il peut être vu sur deux modes : le premier, qui prévaut ici, se situe sur le registre comparatif et typologique. Mais il y a un autre mode d'approche de la diversité possible, c'est celui propre aux approches évolutionnistes et néo-Schumpétériennes, qui mettent l'accent sur les processus continus d'émergence de la nouveauté, combinés aux processus de concurrence et de sélection ; ce qui peut s'appliquer à l'analyse des dynamiques organisationnelles et institutionnelles. C'est, sans doute, le croisement des deux approches qui est nécessaire. Il s'agit alors de comprendre à la fois la persistance

(et le renouvellement) de la diversité organisationnelle et institutionnelle, et les conditions d'émergence et de diffusion de formes structurelles « dominantes ».